

L'enfant kaléidoscope

Lucie dans la forêt avec les trucs-machins, de Peter Handke,
traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldsmidt,
Gallimard, « Folio/Bilingue », 107 p.

Jérémie Leduc-Leblanc

Number 191, July–August 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18242ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc-Leblanc, J. (2003). L'enfant kaléidoscope / *Lucie dans la forêt avec les trucs-machins*, de Peter Handke, traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldsmidt, Gallimard, « Folio/Bilingue », 107 p. *Spirale*, (191), 52–52.

L'ENFANT KALÉIDOSCOPE

LUCIE DANS LA FORÊT AVEC LES TRUCS-MACHINS de Peter Handke

Traduit de l'allemand par Georges-Arthur Goldsmidt, Gallimard, « Folio/Bilingue », 107 p.

LES RÉCITS de Peter Handke ont ceci de particulier qu'ils ne cessent tout à la fois de nous ravir et de nous tourmenter. Leur écriture sobre et précise relève d'une certaine grâce, proche de l'illumination. Mais, par le désarroi qui touche plus d'un personnage, ils nous tourmentent et rendent la lecture inquiétante. Le dernier récit de Handke, *Lucie dans la forêt avec les trucs-machins*, ne fait pas exception. Ce récit déroutant, écrit en fragments, à mi-chemin entre le conte et l'épopée, s'évertue à brouiller ce qui fait de la lecture une traversée des signes et des codes de la langue. Non pas que l'histoire y soit rendue illisible, mais plutôt que le sens de celle-ci soit constamment remis en cause, différé.

On se demande à quoi tient un récit et si Handke ne place pas le sens de l'histoire en dehors même de l'histoire. Attardons-nous à certains éléments textuels, tous liés intrinsèquement, comme le fragment, mais surtout le titre et les exergues qui nous renvoient à une chanson de John Lennon, reprise par les Beatles, *Lucy in the Sky with Diamonds*. Le titre du récit, surtout en langue allemande, en reprend la forme, *Lucie im Wald mit der Dingsda*, et l'exergue la première strophe : « *Picture yourself in a boat on a river.* » L'écriture fragmentaire du récit se déploie, comme la chanson, sur le mode de l'hallucination, en un lieu hors de tout lieu. Peut-être convient-il effectivement de s'imaginer dans un bateau sur une rivière pour trouver un sens réel au récit de Handke. D'autant plus que l'histoire dont il est question, comptant tout juste une cinquantaine de pages, tient à la fois de la rêverie et de la promenade philosophique qu'accusent les fragments, donnant l'impression d'une lecture qui avance par à-coups, par allers et retours ou par bonds, et qui suggère de voir l'écriture comme une forme d'errance. On suit Lucie, comme on rêve : en flottant « *au-dessus des paysages* » et en marchant toujours « *à la limite des arbres* » et du monde. Les fragments ne rompent pas le mouvement du corps ou de la lecture, ils introduisent plutôt une sorte de limite, plus visible que véritablement tangible.

Cette limite s'impose au lecteur, dès les premières pages, traduisant la fragilité et le doute inhérents à l'écriture de Handke. Mais la limite est avant tout celle de la fiction contre laquelle l'auteur nous met en garde et à laquelle il nous demande, du même souffle, de consentir : « *Lucie en réalité s'appelait autrement. Mais elle ne voulait pas s'appeler comme elle s'appelait vraiment. [...]. Aussi s'appelle-t-elle maintenant Lucie dans*

cette histoire. » Handke exige du lecteur qu'il adhère au récit par une sorte d'acte de foi, sachant bien que la fiction se joue de la réalité en ce qu'elle n'émane d'aucun lieu. Parole hors limites, issue de nulle part, déliée, mais dont il faudra bien que le lecteur, paradoxalement, s'accommode. Loin de s'inspirer uniquement du titre ou de l'exergue de la chanson de Lennon, le récit de Handke y puise matière à écriture. Les termes *diamonds*, *Dingsda* et *trucs-machins*, toujours ressaisis, dans la chanson comme dans le récit, à travers une des deux Lucie, trahissent, d'un côté, un rapport énigmatique et inusité aux choses et constituent, de l'autre, la clef de voûte de leur histoire respective. Est-il besoin de le rappeler, la chanson de Lennon, reprend, si on isole les premières lettres de chacun des substantifs (Lucy/Sky/Diamonds), l'acronyme d'une célèbre drogue, le L. S. D, Diamants et trucs-machins servent donc ici de médiateurs entre le monde et Lucie et, comme des prismes lumineux lui permettant de « voir » plus loin et autrement, influencent sa lecture du monde. Peut-être est-ce le terme *Dingsda*, de *Dings* (chose-) et *da* (là) en Allemand, qui traduit le mieux le rapport de Lucie et de son père aux champignons, puisqu'il s'agit bel et bien de champignons. Mais si Lucie participe à la recherche de ce que le père nomme les « *petites choses* » ou les « *splendeurs* », c'est parce qu'elle est « *tout œil* ». Comme dans la chanson, elle est cette fille « *with the sun in her eyes* », imbattable pour trouver les « *trucs-machins* » qui, pareils aux diamants cachés au plus profond de la terre, se dissimulent dans l'obscurité des forêts. Or, Lucie n'est pas seulement cette « *girl with kaleidoscope eyes* », elle est d'abord investie d'une mission qui consiste à sauver le père. Mission qu'elle accomplira en traversant la ville, comme dans la chanson, « *on a boat* » et « *on a train* », avec des « *lutins forestiers* » (champignons) pleins les bras comme des « *plasticine porters with looking glass ties* ».

Un squelette prénommé Lucy

Mentionnons un dernier lien, pour le moins significatif, entre le récit et la chanson, sans lequel cette lecture serait sans doute incomplète. Lucie (ou plutôt Lucy), c'est aussi le nom donné à un squelette d'australopitèque (auquel fait allusion la chanson de Lennon) découvert en 1974, en Éthiopie, ayant vécu il y a trois millions d'années. Ce lien entre Lucie et Lucy établit un rapport à l'Afrique que le récit de Handke met d'emblée en relief. Le petit voisin de Lucie,

Wladimir vient du « *Haut-Atlas* » et les prénoms de ses propres parents, Lionel et Lionella ne sont pas sans donner un avant-goût de l'Afrique. Mais ce qui retient l'attention, c'est l'idée même de « *tribu* » qui régit les comportements et détermine l'appartenance des êtres. Le père de Lucie, par exemple, porte le nom de sa femme, Strongfort, et s'exprime dans son « *dialecte* ». Cela dit, le lien profond qui unit Lucie à l'Afrique repose sur une quête des origines et l'expérience du mouvement qui non seulement se traduisent, chez Lucie, par la volonté de sauver le père, mais aussi par celle d'instaurer un nouvel ordre temporel. Lucie, en passant d'un temps constitué de joies quotidiennes et d'illuminations à un ordre « *dérouté* », hallucinant, vit de manière initiatique le passage de l'enfance à l'âge adulte. Comme son homonyme, Lucie marche afin de préserver l'équilibre fragile entre deux réalités, celle du monde et la sienne, même si la marche est d'abord, pour elle, une manière de raviver et de maintenir la mémoire du père, qui correspond à un rythme, à une certaine musique du corps et de l'âme, à une manière d'être au monde.

Picture yourself in a boat on a river

On peut en conclure que l'histoire de Lucie est un voyage au cœur de l'être, et non en dehors, un voyage donné à lire, d'où son aspect déconcertant, hallucinant, celui d'une chute vertigineuse au plus profond de soi. À partir du thème de la chute, et du mouvement, il y aurait à explorer une isotopie du *beat*, du battement, de la mesure et du tremblement. *Beat* associé aux rythmes du monde comme aux rythmes de l'être, comme aux « *tremblements* » du père. Ce tremblement, que Lucie recherche, qui est une part de son identité, le nom du père signifiant, dans son dialecte, celui qui tremble, constitue finalement le but de sa quête : « *Son père le trembleur? À la fin de l'histoire ce fut Lucie l'enfant avec les yeux de kaléidoscope qui se mit à trembler. Elle tremblait.* » Lucie n'est plus une Strongfort, elle a rejoint le père intérieur qui avance dans le monde en marchant sous un ciel couleur « *marmelade* », se frayant un chemin parmi des fleurs sous « *cellophane* ». Tremblante, Lucie l'est devenue, non pour nous enseigner que la réalité de ce monde repose sur des apparences, mais pour en restaurer les couleurs et lui rendre un peu de sa magie originelle. *Sky as the limite.*

JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC